

## Jean Astruc, médecin humaniste \*

par le Dr Paul L. JOTTRAS \*\*

*Plus encore que par une œuvre médicale que l'on ne peut réhabiliter que partiellement, l'intérêt d'Astruc réside dans une culture singulièrement étendue et militante, qui fait de ce médecin humaniste, aux confins des races, des civilisations, des philosophies, des confessions, un jalon significatif et paradoxal dans la lignée des grands humanistes, des Maïmonide, des Erasme, des Leibniz.*

A première vue, on pourrait se demander comment, en 1984, on peut encore s'intéresser à Jean Astruc. Ce professeur dont l'érudition pesante suscitait le dédain de La Mettrie (ce « savantasse d'Astruc », disait-il) (ce maroufle, disait d'Alembert), ce représentant, dans la première partie de sa carrière, de l'iatro-mécanisme, puis de l'iatro-chimisme, ce médecin, qui, par opportunisme intéressé, dit-on, a lutté contre l'inoculation de la variole et contre le statut des chirurgiens (sur ce point il s'est opposé à son compatriote, La Peyronie, et il est difficile de ne pas le lui reprocher), ce professeur capable d'écrire un traité des maladies vénériennes en refusant de distinguer la vérole de la gonococcie, capable d'écrire, à l'usage des sages-femmes, un traité d'accouchement alors qu'il déclare n'avoir jamais fait un accouchement de sa vie, qu'il n'a même jamais assisté à un accouchement (le titre même de l'ouvrage *L'art d'accoucher réduit à ses principes* auquel fait suite une *Lettre sur la conduite qu'Adam et Eve durent tenir à la naissance de leurs premiers enfants*). Cela n'évoque-t-il pas une médecine à base livresque, ignorant l'observation et l'expérimentation ? On évoque le jugement sévère que portait naguère Edouard Rist sur la médecine d'avant Laennec. On évoque le mot de diafoirisme, désignant, pour Bariéty et Coury, dans leur

\* Communication présentée à la séance du 23 juin 1984 de la Société française d'histoire de la médecine.

\*\* 22, rue Guyemer, 76500 Elbeuf.

*Histoire de la médecine*, une médecine où « la Raison est asservie à la Tradition » et en tout cas où « l'expérience est victime du raisonnement ».

Un examen plus sérieux de l'œuvre d'Astruc, même en ce qui concerne la médecine, permet de nuancer et même de réformer ce jugement, paradoxalement, et nous ne sommes pas au but de nos paradoxes.

Reprocherons-nous à Astruc de s'être opposé à l'inoculation ? Les dangers de la méthode paraissaient parfois, dans le public et même pour les praticiens, plus évidents que ses résultats à long terme ; un auteur anglais signalait le cas de l'enfant d'un marchand de chandelle, inoculé, et contaminant soixante-dix personnes, dont huit moururent. C'était un danger redoutable que celui de créer un foyer de variole, pouvant rayonner dans les quartiers populaires.

Quant à la syphilis, Bariéty et Coury notent qu'Astruc « a précisé de façon admirable les particularités évolutives de cette affection au long cours, ses période de latence, ses réveils violents, l'efficacité du mercure » que d'autres médecins contestaient. Son *Traité des maladies des femmes* eut un succès qui franchit les frontières. Ses travaux gynécologiques sont de valeur inégale, mais certains chapitres, concernant les prolapsus, ou les affections annexielles, ne sont pas sans intérêt.

Astruc, ayant rédigé la première édition de son *Traité des maladies vénériennes* en 1736, désira ajouter aux 600 auteurs environ qu'il avait cités, quelques références chinoises. Cette *Dissertation sur l'origine, la dénomination, la nature et la curation des maladies vénériennes à la Chine* a été rédigé par Astruc à la suite des réponses envoyées de Pékin par des missionnaires jésuites à un questionnaire détaillé, méthodique et précis qu'Astruc avait établi et envoyé au R. P. Foureau S.J. (1). Cet ouvrage est le premier livre de médecine occidentale représentant des caractères chinois.

La science médicale d'Astruc est-elle purement livresque ? Ce n'est peut-être pas si certain. Il a été au moins dans certaines circonstances, capable d'observation, et même d'expérimentation. A peine âgé de 18 ans, Astruc n'avait-il pas montré que le prétendu « sel acide » que deux de ses maîtres, Chirac et Raymond Vieussens, croyaient avoir découvert dans le sang, était en réalité apporté par le matériel d'analyse ? C'était de la patte d'un jeune étudiant faire preuve d'un certain esprit scientifique, et aussi de courage. Il ne semble d'ailleurs pas que ces deux maîtres lui en aient voulu, ce qui est à leur honneur. Chirac ne lui tiendra pas rigueur d'avoir contre lui affirmé le caractère contagieux de la peste.

Astruc a également pris part à l'élaboration de la théorie du réflexe. Pour le Pr G. Canguilhem, cité par Huard (1), Haller a méconnu l'ingéniosité novatrice d'Astruc que sa doctrine de l'irritabilité, propriété inhérente à la seule fibre musculaire expliquait, sans faire intervenir le système nerveux central, ou périphérique, le mouvement anatomique observé dans les cœurs

---

(1) Voir « La Vie et l'Œuvre de J. Astruc », P. Huard et M.J. Imbault-Huart.

arrachés, les animaux décérébrés ou décapités, les polypes et les fœtus anencéphales.

Astruc, à 24 ans, a publié à la Société royale des sciences de Montpellier, dont il était membre fondateur, une communication intitulée *Conjecture sur le redressement des plantes inclinées à l'horizon* (nous dirions : à l'horizontale), et un mémoire sur une fontaine pétrifiante d'un faubourg de Montpellier où, en collaboration avec le président Bon, il examine les fossiles marins et conclut à l'existence, dans les temps préhistoriques, d'une mer sur le bas Languedoc (que l'on songe que plusieurs lustres après, Voltaire contestait l'origine marine des coquillages trouvés dans les terres [2]).

Mais l'intérêt d'Astruc déborde son œuvre médicale. Le personnage est curieux, contradictoire, assez riche d'enseignement pour qu'on puisse ne pas cacher les ombres, assez bénéfique sur le plan intellectuel, pour que malgré ses faiblesses on ne puisse lui refuser son admiration et sa sympathie.

La carrière d'Astruc est bien connue.

Beaucoup d'entre vous la connaissent sans doute mieux que moi.

Au surplus, des ouvrages récents et excellents lui ont consacré (3). Après ses études montpelliéraines, l'intérim qu'il a assuré des cours de Chirac ; sa carrière de professeur à la Faculté de Toulouse (Anatomie), puis à la Faculté de Montpellier ; sa nomination en 1721, comme Médecin inspecteur des eaux minérales de la province du Languedoc. Son départ pour Paris, en 1726, par suite de sa nomination comme médecin du duc d'Orléans ; son séjour à Dresde, en 1729, comme médecin d'Auguste II de Saxe, roi de Pologne ; son retour à Paris, en 1730, comme médecin-consultant de Louis XV ; l'année suivante, sa nomination au Collège royal, futur Collège de France ; sa brillante et lucrative réussite en clientèle privée ; sa place parmi les sept Sages du salon de Mme de Tencin, dont il hérite, ce qui était légalement possible à l'époque (on le lui a amèrement reproché, avec des considérants fortement grossis par la malveillance). Parallèlement à une activité de médecin, de professeur enseignant et publiant des ouvrages de médecine, Astruc poursuit des études philosophiques et philologiques, dont des travaux d'exégèse qui sont aujourd'hui le meilleur de ses titres devant la postérité. Sa puissance de travail était extraordinaire, son activité et son érudition reconnue par ses ennemis eux-mêmes. « Il prend les choses avec un sérieux qui fatigue », disait naïvement l'un deux. Erudit solitaire, il travaillait sans feu jusqu'à 3 heures du matin, dans sa bibliothèque, nous dit un de ses biographes (1). Cette bibliothèque était riche de 3 500 volumes, beaucoup consacrés à l'histoire, à la théologie, à la géographie. Ces travaux d'érudition étaient pour lui une vie militante (Il n'est pas sûr que ses amis même lui aient suffisamment rendu justice).

La diversité des dons et des aspirations d'Astruc nous conduisent à revenir sur ses origines familiales. Elles sont peu banales. Le père de Jean

---

(2) Voir l'article de L. Dulieu sur Astruc, dans la *Revue d'Histoire des Sciences*, 1973.

(3) Huard et Mme Imbault-Huart (*op. cit.*) ; Bariéty et Coury : « Histoire de la Médecine » ; Louis Dulieu (*op. cit.*).

Astruc, Pierre Astruc, d'origine juive, avait été, à Genève, élève de Turretini, célèbre hébraïsant. Devenu pasteur, dans la région de Sauve, il passa au catholicisme un an avant la Révocation de l'Edit de Nantes, quelques mois après la naissance de son fils Jean (Sauve, le 19 mars 1784). Il enseigna l'hébreu à son fils, peut-être pas seulement pour lui orner l'esprit, selon les termes d'un commentateur sympathique. « Son initiative devait avoir des conséquences inattendues. M. E. Ritter rappelle à bon droit que les *Conjectures* de Jean Astruc sur la composition de la Genèse, ont entraîné la critique biblique sur des voies absolument neuves, le jour où les savants allemands ont pris au sérieux un ouvrage dédaigné par la France au XVIII<sup>e</sup> siècle. Ce Français, comme tant d'autres, fut un précurseur, méconnu parmi les siens.

Si l'on songe que la critique biblique renouvelée a provoqué au sein du protestantisme mondial une véritable révolution dogmatique, et qu'elle a créé le modernisme catholique, on ne pourra que s'émerveiller, une fois de plus, du tour imprévu que la Providence impose aux événements de ce monde. Le pasteur d'Aigremont (4), échappé à la potence, délibérément converti, ruiné par les Camisards, pensionné par le clergé, aurait-il pu se douter, quand il se concentrait sur l'éducation de ses fils, et ses études personnelles, qu'il ouvrirait à la science protestante des siècles suivants une si magnifique et si large carrière ? Les « fanatiques » qui incendièrent ses biens auraient-ils osé penser que cet apostat convaincu travaillait pour la cause libérale de leurs lointains descendants ? » (5).

(La largeur d'esprit dont témoignent ces lignes est d'autant plus méritoire qu'elles ont été écrites quelques années avant la diffusion du mouvement œcuménique actuel. Ce mouvement, dans un siècle d'intolérance, avait toutefois des précurseurs, plus nombreux et divers qu'on ne pourrait le penser.)

Bien avant la correspondance de Leibniz avec Arnauld et avec Bossuet, les échanges intellectuels entre catholiques et protestants sont bien connus. Les relations entre l'oratorien Richard Simon et les pasteurs de Charenton ont même failli aboutir à la publication d'une traduction biblique œcuménique, avec une avance de trois siècles. Les laïcs catholiques s'intéressaient peut-être davantage à la Bible qu'on ne l'a cru, comme le suggère l'existence de plusieurs dictionnaires de la Bible, en français. C'est surtout dans la première partie du XVII<sup>e</sup> siècle, avant que le régime de tolérance de l'Edit de Nantes n'ait été peu à peu adultéré que, comme le note Renan dans sa préface à un ouvrage de Kuenen, « un éveil extraordinaire régnait dans les esprits. La rivalité féconde des catholiques et des protestants entretenait un merveilleux zèle pour les études savantes. La fondation définitive de l'exégèse biblique fut le fruit de cette émulation. L'un des deux partis n'aurait pu la produire à lui seul. Les catholiques se seraient endormis sous le poids de l'autorité traditionnelle. Les protestants se seraient oubliés dans l'adoration superstitieuse de la lettre. Mis en présence les uns des autres, au sein

---

(4) Village situé à quelques kilomètres de Sauve, où Pierre Astruc fut pasteur avant son abjuration.

(5) Ch. BOST. — *Bulletin de la Société d'histoire du protestantisme français* (1916).

d'une société sérieuse et que le despotisme de Versailles n'avait pas encore gâtée, ils produisirent de beaux fruits »... L'homme qui donna à (l'exégèse biblique) son cadre et sa forme arrêté fut... le Dieppois Richard Simon, prêtre de l'Oratoire.

*L'histoire critique du Vieux Testament* publiée en 1678, est un traité complet d'exégèse, en avance de près de cent cinquante ans sur les autres ouvrages du même genre. Qu'on excuse cette citation un peu longue du texte de Renan, mais R. Simon est en somme le prédécesseur d'Astruc exégète. Il semble d'ailleurs que Renan tende un peu à minimiser l'importance de la découverte d'Astruc par rapport à Simon. Nous ne pouvons que faire une brève allusion aux prédécesseurs protestants de Simon et d'Astruc, aux écoles de Saumur et de Sedan, d'où sortirent deux des hommes à qui la philologie hébraïque doit le plus de reconnaissance, Louis Cappel et Samuel Bochart. « Cappel, pour des thèses aujourd'hui élémentaires, souleva des colères inouïes. Il fut traité de scélérat ; je ne sais quel théologien protestant appela sa *Critica sacra* la trompette de l'athéisme... Chose singulière, les protestants lui furent plus hostiles que les catholiques ; quelques-uns de ses travaux furent publiés par les soins de théologiens de l'Église romaine. Dans la lutte des orthodoxies, on aimait que les hardiesses vinssent des adversaires ».

Mais revenons sur les origines d'Astruc, qui donnent peut-être des clartés sur la complexité d'une personnalité riche et paradoxale. Médecin, et aujourd'hui célèbre pour des travaux d'exégèse, juif, élevé par un père ancien pasteur réformé, et militant dans les milieux molinistes, lié aux jésuites, honni des jansénistes, lointains épigones de Port-Royal, qui engendreront la Constitution civile du clergé, considéré comme un bigot par le milieu encyclopédiste, et salué par Renan et par des protestants éminents comme un pionnier du libéralisme intellectuel.

Quittons, au moins en apparence, le domaine des idées, reportons-nous à ce début du XVIII<sup>e</sup> siècle, dans le bas Languedoc, à Sauve, sur le Vidourle, petit fleuve côtier, délimitant les pays à majorité protestante. Le 27 décembre 1702, une troupe de Camisards commandée par Roland et Jean Cavalier, pour une fois réunis, envahissent moulins, mas, propriété d'un pasteur apostat, passé au papisme. Curieuse rencontres de l'Histoire, dans les troupes royales, qui s'opposent aux Camisards, un jeune aide-chirurgien se nomme La Peyronie. Ce sera dans quelques années un adversaire d'Astruc. Ne mentionnons qu'en passant que dans un village situé à quelques lieues au sud de Sauve, Baillargues, est né, trois siècles avant Astruc, d'une famille juive, Rebuffy, non médecin mais jurisconsulte, qui lui aussi sera professeur dans les universités de Montpellier, de Toulouse, et de Paris. Cela nous conduit à nous intéresser à la racine juive d'Astruc, dont on n'a peut-être pas vu toute l'importance.

Bien avant l'établissement de la Papauté en Avignon, bien avant les Juifs du Pape, le Languedoc et la Provence avaient des communautés juives prospères. En Provence, il y avait des Astruc au moins dès le XII<sup>e</sup> siècle. Au XII<sup>e</sup> siècle, lorsque le grand Maïmonide, le Platon juif, publia son célèbre ouvrage *Le guide des égarés*, ou le *Docteur des perplexes*, les rabbins rigo-

ristes de Montpellier attaquèrent ce livre comme trop « rationaliste ». En revanche, les rabbins de Narbonne, de Béziers et de Lunel l'adoptèrent. Maïmonide, chassé d'Espagne par la persécution des sultans Almohades avait émigré avec sa famille en Egypte, où il fut médecin à la Cour de Saladin, puis de son fils et successeur. Sa correspondance fait état de la prospérité intellectuelle des milieux israélites du Midi de la France, « Vous, habitants de Lunel, écrit-il, vous et les juifs des villes voisines, vous seuls tenez encore d'une main ferme le drapeau de la Torah... En Orient, l'activité intellectuelle des juifs est nulle. Dans toute la Syrie, la ville d'Alep seule renferme quelques personnes qui se consacrent aux études. »

Que de points communs entre Maïmonide et Astruc ! Médecins, philosophes, théologiens, exégètes, tenants de l'interprétation rationnelle de la Bible, voués à la recherche de la Vérité, ce qui donna le titre de la principale œuvre de Malebranche, ce rationaliste dont s'inspira Astruc autant que de l'empirisme de Locke, écrivant l'un et l'autre un *Traité de l'immortalité de l'âme* (on a trop légèrement attribué à Astruc des vues opportunistes dans la publication de sa fameuse *Dissertation*), tous deux obligés de se défendre à la fois contre les impies et contre les intégristes bornés.

Il serait certes excessif de penser à une filiation directe de Maïmonide à Astruc, bien que le Platon juif fut bien connu des grands scolastiques de la bonne époque : Albert le Grand et Thomas d'Aquin ne le citent-ils pas ? En tout cas, il ne semble pas téméraire de tenir Astruc comme un digne successeur de ces grands humanistes, aux carrières souvent itinérantes qui, dès avant le XVI<sup>e</sup> siècle, jalonnent l'histoire de la pensée occidentale. On peut évoquer de grandes figures comme Averroès, Ibn Kaldoun, le Montesquieu arabe ; on pense aussi, plus près de nous, citer Rabelais, Peiresc, Grotius, et bien d'autres. Cet humanisme, avant de s'ouvrir, au siècle d'Astruc, à l'Extrême-Orient, avait une racine sémitique, avec une portée philosophique naguère méconnue : Maïmonide, soutenant contre Averroès que le Monde n'est pas éternel, en dépit d'Aristote et des figures grandioses de la philosophie grecque. Cette notion est tirée du *Pentateuque*. Le *Pentateuque*, cet ouvrage étonnant, qui se présente à première vue comme une sorte de Patchwork, curieux mélange de poèmes, de récits, de redites, de contradictions parfois, de considérations qui paraissent puériles ou absurdes, suggérant en flou de profondes vérités éternelles. Il est de fait que depuis deux mille ans ce livre, ou plutôt cet ensemble de livres, fascine des esprits souvent les plus éloignés de la foi.

Quelle fut la part d'Astruc dans l'exégèse du *Pentateuque* ? Pour prendre un énoncé parmi les plus brefs, celui du *Dictionnaire encyclopédique Larousse* (éd. 1982) : « Astruc... s'appuyant sur l'alternance des noms divins, Yahvé et Elohim, émettait l'hypothèse de deux documents primitifs du livre de la Genèse. Il est à ce titre, un des fondateurs de la science biblique moderne. Ainsi naissait la théorie « documentaire » du *Pentateuque*, que développa Wellheusen. » En réalité, ce texte serait à compléter et à rectifier. Nous y reviendrons ultérieurement, plus longuement. Signalons d'abord qu'en réalité Astruc signalait dans le *Pentateuque*, outre deux documents principaux, et même trois, huit documents secondaires.

Renan rend partiellement justice à Astruc : « par un hasard singulier, dit-il, la France eut l'honneur d'une tentative isolée, qu'on ne peut placer bien haut, puisqu'elle ne se rattachait pas à une méthode suivie, mais où l'auteur fait preuve d'un rare esprit d'observation, je veux parler de l'essai que Jean Astruc, médecin et physiologiste habile de l'école de Montpellier, publia en 1753... Astruc n'était pas un hébraïsant ; c'était un esprit curieux, qui avait lu la Genèse avec soin... Il remarqua les sutures et le mélange d'éléments hétérogènes qui frappent à chaque page le lecteur attentif. Il essaya de montrer que Moïse, en composant la Genèse, n'avait fait que partager par morceaux les mémoires anciens qu'il avait entre les mains et les mettre bout à bout... Tout cela est déduit avec beaucoup de justesse. Astruc va même plus loin, et cherche à décomposer la Genèse en plusieurs colonnes et à retrouver les documents originaux d'une façon qui ne diffère pas beaucoup de celle des critiques modernes. Les documents qui sont empruntés aux peuples voisins d'Israël sont bien reconnus. Mais tout l'ouvrage est gâté par une contradiction qui met l'ouvrage d'Astruc bien au-dessous de ceux de Simon et de Spinoza. Quand on admet en effet, que Moïse est l'auteur de la Genèse, soutenir que cet écrit n'est qu'un ajustage de documents antérieurs est une invraisemblance de plus ».

Certes, Astruc, officiellement, était obligé de souscrire à l'opinion traditionnelle, quant à Moïse auteur du *Pentateuque*. En fait son hypothèse en faisait un simple compilateur. Astruc n'avait certes pas une science philologique aussi éminente que celle de Spinoza, en tout cas de R. Simon, mais il est surprenant de lui voir reprocher un manque de méthode suivie. Il suffit de lire le texte de ses *Conjectures* pour voir le sérieux et la précision empruntés aux peuples voisins d'Israël sont bien reconnus. Mais tout de sa méthode. Nous y reviendrons.

(A suivre.)

*Astruc is of importance because of his medical achievement (at present in the process of being rehabilitated) but it is above all his exceptional high culture which places this humanistic physician at the cross-roads of races, civilisations, religious beliefs and philosophies, making him a significant yet paradoxical land-mark in the issue of the great Humanists as well as that of Maïmonide, Erasmus and Leibnitz.*

